Document generated on 04/28/2024 12:05 p.m.

24 images

Quelle époque!
La crise de Coline Serreau

Thierry Horguelin

Number 65, February–March 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22688ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Horguelin, T. (1993). Review of [Quelle époque! / *La crise* de Coline Serreau]. *24 images*, (65), 73–73.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Michou (Patrick Timsit) et Victor (Vincent Lindon)

QUELLE ÉPOQUE!

par Thierry Horguelin

Toujours branchée sur l'air du temps, Coline Serreau décline la crise sur tous les tons: conjugale, familiale, économique, idéologique et sociale. Le même jour, Victor perd sa femme et son emploi. Il tente d'en parler à ses amis et ses parents, mais tout le monde s'en fout complètement, – même sa mère, un comble, dans une scène d'anthologie. Tout le monde, sauf Michou, un crampon de première, prolo sans abri à mi-chemin entre la triple nouille, le clown philosophique et le chien fidèle, qui lui colle au train pour le consoler et le guérir de son égoïsme en lui faisant comprendre le vrai malheur des pauvres gens.

Habilement, Coline Serreau part d'un ménage en déroute pour déboucher sur le malaise d'une société. La «crise du dialogue» chez les coucouples des professions libérales fournit un ressort comique intelligemment exploité: lui-même en crise, le dialogue du film est fait de monologues étourdissants qui se croisent sans se répondre. Chacun ayant trop à faire avec ses propres problèmes pour prêter l'oreille à ceux d'autrui, tout le monde se parle et personne ne s'entend: subir la crise est un privilège qui n'admet pas la concurrence, et chacun est d'abord occupé à prendre son interlocuteur de vitesse, à lui damer le pion dans la compétition du malheur, pour lui prouver que les siens (de malheurs) valent mieux que ceux d'autrui.

À la limite du film à sketches, ***La crise*** aligne une collection d'égoïsmes et de numéros d'acteur, où chacun a droit à son petit morceau de bravoure. Si l'on n'est jamais loin du comique de boulevard, l'originalité est qu'il s'agit d'un boulevard social, sur lequel défilent à toute allure les thèmes de l'époque: la culture d'entreprise et les implants capillaires, le racisme et le macrobiotique, la famille éclatée, le burnout et les médecines parallèles, le yoga et les sports d'hiver, l'écologie et les pensions alimentaires: on dirait une anthologie des couvertures du *Nouvel Observateur*... C'est bien vu et bien emballé, vachard et tendre, savoureux et assez malin, un peu trop peut-être. La force de l'auteure de ***Trois hommes et un couffin***, c'est d'être pourvue d'antennes ultrasensibles à l'air du temps; son revers, des scénarios-catalogues qui sentent le sondage d'opinion ou l'étude de marché auprès d'un public-cible. Au moment où le chômage atteint les cadres, ***La crise*** tend aux petits Français las des excès de l'individualisme libéral un miroir où ils acceptent d'être gentiment moqués sans être fondamentalement remis en question. De là le succès phénoménal du film en France.

Incontestablement douée pour épingler les tics de l'époque (et les tics de langage en particulier), Coline Serreau mesure parfois mal l'écart qui sépare le typage sociologique de la caricature. Elle n'évite pas vraiment l'effet «salade de saison», ni à l'occasion le dérapage poujadiste. L'observatrice acide des travers contemporains amuse beaucoup, la moraliste convainc moins (le film n'est pas exempt de poncifs et s'achève dans les bons sentiments).

Il reste un film mené à un rythme trépidant, et une interprétation survoltée au service d'un dialogue à la mitraillette qui multiplie les traits féroces. Sur la justesse du tempo, si rare dans la comédie française, Coline Serreau est imbattable. C'est par là que ***La crise*** divertit, beaucoup plus que par les grandes choses profondes que son auteure croit dire sur la société française. ■

LA CRISE
France 1992. Ré. et scé.: Coline Serreau. Ph.: Robert Alazraki. Mont.: Catherine Renault. Mus.: Sonia Weider-Atherton. Int.: Vincent Lindon, Patrick Timsit, Zabou. 95 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.